

troupeaux nombreux de bœufs musqués. L'odeur prononcée de musc, qui s'exhale de la viande de ces animaux, à certaines époques de l'année, en rend la chair détestable. Leur poil est très long, traînant à terre et bien fourni. Leurs cornes retournées pèsent jusqu'à 60 livres. Les "Plascotés de Chiens" qui visitent cette rivière, sont une nation douce. Ils portent à leur cou des morceaux de cuivre, qu'ils trouvent sur les bords de la rivière de ce nom, et qu'ils façonnent en les frappant avec des cailloux.

Les cariboux, durant l'été, souffrent beaucoup des maringouins et autres insectes qui les tourmentent sans cesse. Afin d'échapper à leurs morsures, ils quittent les bois, et se dirigent vers la rivière Bourbon par troupeaux de huit à dix mille. Aussi les sauvages trouvent sans effort toute la nourriture dont ils ont besoin. Jérémie dit qu'on pourra l'accuser peut-être d'exagérer ridiculement ce qu'il a vu, mais qu'il est dans les limites de la vérité, quand il dit que les oies et les canards sont en tel nombre sur les bords de cette rivière, que lorsqu'ils se lèvent, effrayés par la décharge d'une arme à feu, ils obscurcissent le ciel, et que le bruit, produit par leurs ailes et par l'air déplacé, empêche les chasseurs de s'entendre.

Le loup et le veau marin étaient aussi très nombreux. Jérémie estime que, sur une rivière qu'il appelle "Gargousse" et sur une autre appelée "Egarée," il eut été facile, dans une seule saison, d'amasser six cents tonneaux d'huile. Dans le cours d'une année, les quatre-vingts hommes qui gardaient le fort Bourdon, tuèrent quatre-vingt-dix mille perdrix, et vingt-cinq mille lièvres. Au mois d'avril, les cariboux et les orignaux se dirigent vers le nord. A l'automne, ils retournent dans les régions du sud. Les Naturels les attendent en canot près des rivières qu'il leur faut traverser dans leur marche, et tirent sur eux avec des flèches. Ou bien encore, ils leur tendent des pièges avec des branches enlacées et de cette manière en font captifs un grand nombre. M. Jérémie dit qu'il se consolait, dans cet exil, avec des vins mousseux de Paris. Dans le jardin du fort, il récoltait des salades et d'autres légumes avec lesquels il apprêtait la venaison.

DE LA POTERIE

A l'époque où les Français faisaient la traite à la Baie d'Hudson, les sauvages s'y rendaient en plus grand nombre et le commerce était plus actif qu'au temps de La France. Ils se réunissaient, dit M. De La Poterie, douze à quinze mille ensemble, se choisissaient des chefs et partaient de l'intérieur de l'Ouest et jusque du lac des Bois, pour faire des échanges au fort Bourbon. Il faut en conclure nécessairement qu'au temps dont parle La Poterie, les traiteurs du lac Supérieur n'avaient